

Ce qu'il reste de nous : chronique d'une mémoire annoncée *À l'ouest des rails de Wang Bing*

Richard Bégin

Volume 23, Number 1, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30152ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bégin, R. (2005). Review of [Ce qu'il reste de nous : chronique d'une mémoire annoncée / *À l'ouest des rails de Wang Bing*]. *Ciné-Bulles*, 23(1), 36–37.

À l'ouest des rails de Wang Bing
présenté au Festival du nouveau cinéma

Ce qu'il reste de nous : chronique d'une mémoire annoncée

RICHARD BÉGIN

Sans aucune autre prétention que celle de faire de nous, spectateurs, les témoins de la lente et douloureuse disparition d'une époque, Wang Bing n'en a pas moins réalisé avec **À l'ouest des rails** une fresque historique dont l'apparente humilité technique — une simple caméra DV — ne peut faire ombrage à la pénétrante force évocatrice de son sujet. Ce qu'évoque le cinéaste chinois à travers ce documentaire de neuf heures, c'est la fin d'une ère, la désillusion qu'entraîne chez l'homme l'expérience d'un rêve déchu et la douleur de ne plus connaître au présent que les vestiges de ce qui fut, un temps, le symbole d'un monde meilleur, d'une utopie. L'ère et le rêve, dont les symboles s'incarnent encore, comme en un mélancolique rappel, dans les murs dorénavant décrépis d'une ville industrielle du nord-est de la Chine, Shenyang, s'évanouissent paresseusement au fur et à mesure que la fermeture progressive de dizaines d'usines rend inévitable la disparition d'un temps, le temps du progrès; lequel temps, maintenant hors de l'histoire, ne subsiste plus que dans la

mémoire de ses survivants, ou plutôt de ceux et celles qui ont survécu à cette utopie.

À l'accomplissement de cette mémoire en devenir, Wang Bing participe en collectionnant, tel un flâneur habité d'un archiviste, les témoignages, dialogues et soliloques de ces ouvriers, habitants et voisins du district de Tie Xi qui compta un jour plus de 157 projets industriels. Ce qui fit de cette région, et à un moment glorieux de l'histoire de la Chine, le plus vaste centre industriel du pays. Construit au début des années 1930, au temps de l'occupation japonaise, le district de Tie Xi délaissa à la fin des années 1940 la production de matériel militaire pour prospérer sous la République populaire de Chine jusqu'à employer plus d'un million d'ouvriers jusqu'à la fin des années 1980. Or, la criante obsolescence des usines et le désintéret grandissant de la classe politique actuelle pour ce qui fut reconnu jadis comme une révolution industrielle, condamne désormais ce système à l'effondrement. Toute une classe ouvrière se voit

ainsi réduite à témoigner d'un autrefois glorieux, d'un autrefois prospère, avant de disparaître avec les murs et les chantiers auxquels elle s'était habituée à mesurer sa fierté, son courage et son orgueil.

Ces témoignages, parfois muets — de simples gestes suffisent —, composent la trame de fond de ce qu'il convient d'identifier, à défaut de mieux, comme un documentaire de mémoire. Quand bien même que Wang Bing évite de tirer profit d'images d'archives qui, certes, auraient eu le précieux avantage de permettre au spectateur de mesurer *de visu* l'ampleur de la déchéance physique et humaine de ce quartier industriel chinois mais auraient, d'un même coup, imposé aux discours testimoniaux une lourde et inutile magnification du passé, **À l'ouest des rails** n'en demeure pas moins un film sur le temps; un temps de la mémoire ou de l'« aura été »; un temps se conjuguant au futur antérieur et qui s'apparente à ce que l'anthropologue Marc Augé considère comme un temps « pur » : « [...] ce temps sans histoire dont seul l'individu peut



À l'ouest des rails

- Partie 1 – Rouille I
- Partie 2 – Rouille II
- Partie 3 – Vestiges
- Partie 4 – Rails

Numérique / coul. / 550 min / 2003 / doc. / Chine

Réal., scén. et image : Wang Bing
Mont. : Adam Kerby
Prod. : Wang Bing Film Workshop

prendre conscience et dont le spectacle des ruines peut lui donner fugitivement l'intuition¹. » Car c'est bien ici, à Shenyang, au temps des ruines que désormais se mesure l'homme. Ce dernier, qu'il soit ouvrier, chômeur, itinérant ou cheminot, ne se mesure plus au progrès historique auquel il participait jadis comme s'il contribuait à réaliser une quelconque utopie, il estime dorénavant sa présence furtive comme il juge de la durée des vestiges de ce rêve fugitif brusquement retiré de l'histoire. Ne reste plus à cet homme qu'une mémoire à défaut d'une fonction.

Toujours selon Marc Augé : « Les ruines existent par le regard qu'on porte sur elle. Mais entre leurs passés multiples et leur fonctionnalité perdue, ce qui s'en laisse percevoir est une sorte de temps hors histoire auquel l'individu qui les contemple est sensible comme s'il l'aidait à comprendre la durée qui s'écoule en lui². » Aussi, l'humaine tragédie qui alimente le climat mélancolique d'**À l'ouest des rails** est-elle celle de la recherche, pour l'individu en présence d'une lente et ineffable disparition, d'une fonctionnalité perdue. Ceux et celles que le cinéaste rencontre, véritables ruines d'un système politique téléologique qui, hier encore, les rassemblait sous une même conviction, ne semblent plus être motivés que par le souvenir d'un rôle ou d'une mission oubliés, plus encore que par celui d'un métier ou d'une profession disparus ou condamnés à l'être. Dans le cas contraire, ces hommes auraient été habités de la fierté d'un accomplissement. Or, aucune fierté ici si ce n'est celle, désenchantée par le réveil, d'avoir participé à un rêve. Désillusion aussi d'avoir eu pour seule fonction de porter sur ses épaules les aspirations idéologiques d'un peuple et d'un parti, et surtout de n'être plus ou naître alors qu'en fonction d'une idée. À ce titre, l'inaccom-



À l'ouest des rails

plissement et l'écroulement d'une idée auront inévitablement entraîné dans la chute de l'idéal politique l'être qui lui servait de fondation.

En utilisant de la sorte le train et les rails comme véhicule expressif de cette chute, Wang Bing retourne contre elle la célébration du progrès industriel que le cinéma des années 1920 et 1930 manifestait à travers l'utilisation métaphorique des chemins de fer. De **Berlin, symphonie d'une grande ville** (1927) de Walter Ruttmann à **L'Homme à la caméra** (1929) de Dziga Vertov, jusqu'à **Night Mail** (1936) de Basil Right, tous, à différents degrés, présentaient alors les chemins de fer comme « la métaphore des rapports d'interactions entre un programme et la vitesse de sa réalisation »³; des « rapports d'interactions » emblématiques pour quiconque pensait le progrès de la modernité en fonction de la rapidité avec laquelle un produit devait être réalisé ou un trajet pouvait être parcouru. Or, plus rien ne se réalise vraiment à Shenyang, et le seul trajet ferroviaire qui vaille encore la peine d'être parcouru par les ouvriers du district est celui qui, d'une usine ou d'une ruine à l'autre, rassure pour un temps, moins par la fonction qui l'anime que par l'habitude qui le hante.

Composé de quatre parties pouvant être vues indépendamment, soit *Rouille I*, *Rouille II*, *Vestiges* et *Rails*, ce film, d'une part, révèle que le documentaire social en général et chinois en particulier se porte mieux que jamais, et, d'autre part, confirme à nouveau le pouvoir politique et historique que procure la caméra numérique à l'utilisateur avisé et soucieux de transmettre au plus grand nombre un monceau d'histoire condamné à l'oubli. Sans un tel appareil léger et abordable — au sens littéral comme au sens courant —, il aurait été difficile d'imaginer un cinéaste errer avec autant d'aisance et de liberté parmi les ruines, les débris et les restes du village, et, ainsi, rencontrer les véritables témoins et survivants d'une époque révolue que le film à grand déploiement noie habituellement dans l'anecdotique et que les livres d'histoire oublient généralement jusqu'à mentionner l'existence. Plus qu'un dilettantisme vidéographique opportuniste, et davantage sensible à l'individu que ne le serait le simple reportage sans âme d'une faillite sociale anonyme, le travail de Wang Bing propose en une réflexion visuelle, à la fois modeste et magistrale, la triste chronique d'une mémoire annoncée. Mais ne serait-ce que de composer cette chronique, **À l'ouest des rails** transcende la tristesse et demeure une œuvre d'espoir; l'espoir qu'en dépit de tout, une mémoire survivra. ■

1. AUGÉ, Marc. *Le Temps des ruines*, Paris, Galilée, 2003, p. 40.
2. *Ibid.*, p. 43.

3. BLUMENBERG, Hans. *Lebenszeit und Weltzeit*, Suhrkamp, Francfort, 1986, p. 248. Cité et traduit par Lothar Baier dans *Pas le temps! Traité sur l'accélération*, Paris, Actes Sud, 2002, p. 24.